Adam, Paul

Le Brésil

Paris

1918

97-84151-25

MASTER NEGATIVE #

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DIVISION

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

ORIGINAL MATERIAL AS FILMED - EXISTING BIBLIOGRAPHIC RECORD

Auguste Marie
Adam, Paul, 1862-1920.
... Le Brésil, par Paul Adam ... Paris, Bloud, 1918.
46 p., 1 l. 22cm ("L'hommage français ... Publications du Comité "L'effort de la France et de ses alliés. 1)

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35mm REDUCTION RATIO: 10:1 IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB

DATE FILMED: 8/5/97 INITIALS: TLM

TRACKING # : 26389

FILMED BY PRESERVATION RESOURCES, BETHLEHEM, PA.



LE BRÉSIL

PAR

Paul ADAM



PUBLICATIONS DU COMITÉ
" L'EFFORT DE LA FRANCE
ET DE SES ALLIÉS "

BLOUD & GAY, Éditeurs
PARIS-BARCELONE



LE BRÉSIL

SOUS le titre : L'Effort de la France et de ses Alliés, *il a été fondé à Paris, sous la présidence de M. Stéphen Pichon, un Comité de Conférences dont le but est d'expliquer au grand public le persévérant effort fourni par les Alliés.*

Montrer avec pièces à l'appui que les peuples à qui la guerre fut imposée et qui luttent pour la liberté du monde sont dignes les uns des autres, faire comprendre ce qu'il y a de grand et de beau dans le devoir qu'ils accomplissent, de noble et de profond dans l'idée qui les mène, tel est le programme du Comité.

En rendant ainsi justice à l'héroïsme et à la fidélité de nos vaillants compagnons d'armes, le Comité est en droit de compter que la France recevra d'eux pareil hommage ; aux manifestations organisées dans notre pays en l'honneur des Alliés, succéderont chez eux des conférences qui diront toute la grandeur de l'effort français.

Les conférences organisées sous le patronage du Comité ont obtenu, dans les diverses villes où elles furent faites, un éclatant succès. Les auditeurs ont, à maintes reprises, exprimé le désir d'en posséder le texte qui n'offrira pas moins d'intérêt aux personnes n'ayant pu assister à nos réunions.

Nous reproduisons, en appendice, les documents relatifs à la conférence.

Nous espérons que les études qui, sous le titre général : L'Hommage Français, *formeront la première série des publications du Comité :* L'Effort de la France et de ses Alliés, *trouveront auprès de nombreux lecteurs un accueil encourageant et de nature à engager leurs promoteurs à en poursuivre le développement.*

Paul LABBÉ,
Secrétaire général du Comité.

" L'HOMMAGE FRANÇAIS "

LE BRÉSIL

PAR

Paul ADAM



PUBLICATIONS DU COMITÉ
" *L'EFFORT DE LA FRANCE*
:: *ET DE SES ALLIÉS* " ::

BLOUD ET GAY
ÉDITEURS
PARIS — *BARCELONE*
3, Rue Garancière — *Calle del Bruch, 35*
1918

LE BRÉSIL

I

Si l'on visite, à Lisbonne, l'église où les compagnons d'Alvaez Cabral, avant le départ de l'an 1500, vinrent, le 9 mars allumer les cierges de leurs vœux, il faut se demander quels espoirs se mêlèrent à leurs oraisons latines.

Ces matelots, ces gentilshommes de cape et d'épée, ces moines hardis en leur foi, que pensaient-ils en la minute où ils suscitèrent une lueur timide à la pointe de leurs cires bénites, croyant s'embarquer pour le cap de Bonne-Espérance et les Grandes Indes, afin d'y retrouver les merveilles contées par Vasco de Gama ?

C'est l'esprit dont ils sont possédés qui, tout à l'heure, dans quelques semaines, commencera la transformation d'un pays immense, à peine soupçonné par Christophe Colomb, ignoré d'eux entièrement ; un pays couvert de forêts, riche en fruits, en minéraux, et peuplé de races belliqueuses dont une nature prodigue comble tous les appétits.

Quelle est l'intelligence qui va, de ces terres vierges et de ces tribus cannibales, faire, en moins d'un siècle, une patrie latine immédiatement créatrice, où voudront accourir les énergies et les audaces de la Méditerranée ?

Ces *fidalgos,* seigneurs graves, engoncés dans leurs fraises à godrons, serrés dans leurs pourpoints et dans leurs chausses, se savent les fils de ceux qui ont vaillamment chassé le Maure de la péninsule ibérique, qui l'ont poursuivi au cœur du Maroc. Ces guerriers sont, pour cela, sûrs de leur courage. Ils ont vu s'élever partout, sur la terre du Portugal, les églises remerciant le ciel

de la victoire. Et leur cousins les moines, ces dominicains, ces franciscains, ces prédécesseurs des premiers jésuites, dont ils vont préparer l'œuvre, rendent grâces à la puissance qui voulut exaucer les prières de leurs aïeux.

Convaincus par ce miracle, tous croient à une prédestination de leur effort. Car ils n'oublient pas que les clercs de leurs abbayes, ayant conservé la loi romaine de la *Lusitania*, dans leurs cartulaires, ont contraint les envahisseurs, barbares, alains, suèves, visigoths, puis musulmans, à en respecter, sept cents ans, les principes essentiels : la justice du Forum qui fut le préambule de la fraternité chrétienne.

Ces moines parlent le latin. Ils l'écrivent. Ils vivent dans le souvenir de Rome. Ils rythment des vers qu'eussent approuvés Virgile ou Lucrèce. Ainsi le soldat Camoëns s'inspire de l'*Enéide* pour chanter les découvertes de ses compatriotes. Enfin ces matelots trapus, velus, bruns, fils de vignerons et de pêcheurs accoutumés aux rudes travaux dans les feux du soleil, connaissent la vigueur extraordinaire de leurs muscles, comment on lutte avec la tempête, et pourquoi rien ne leur est impossible, à eux frères de ceux revenus naguère des Indes, d'Afrique, avec des trésors inouïs.

Tels sont les moines et les marins d'Alvaez Cabral prêts à l'appareillage de leurs caravelles, prêtes à descendre le cours lumineux du Tage entre ses vertes collines et ses bois de sapins noirs. Sans peur, ces gens-là se fieront ensuite aux vents mal connus de l'Atlantique central pour atteindre, avec eux, au matin de Pâques, une plage du Brésil.

Nous faisons le même voyage aujourd'hui sur un paquebot mû, guidé par tous les prodiges de la science. Toutes les élégances des capitales européennes et américaines y paradent.

Toutes les joies y sonnent. Toutes les musiques y chantent.

Les ingénieurs experts en magies diverses y discutent avec les créateurs d'industries, de ports et de villes, avec les diplomates sachant la vie secrète des nations, avec les exportateurs et les financiers enveloppant la totalité du monde de ses forces et de ses passions dans les merveilles de leurs calculs. Ceux-ci viennent à leur tour, quatre siècles plus tard, participer à la vie du Brésil. Et si différents d'Alvaez Cabral, de ses compagnons, ils

poursuivent la tâche de ces premiers navigateurs, en essayant de la parfaire bien au delà de ce qu'imaginaient les moines, les fidalgos de l'an 1500 et leurs marins.

Cet effort ininterrompu à travers le temps révèle quelque chose de surhumain, la vie d'une idée, d'un sentiment, d'une force civilisatrice dont les hommes furent, à toute époque, durant leurs vies brèves, des instants, des gestes, des voix. Rien autre. Mais ils moururent sans que le flambeau allumé par l'esprit du XVIe siècle se soit lui-même jamais éteint.

La lueur des cierges qui brûlèrent dans une église de Lisbonne, le 9 mars 1500, nous allons la revoir étrangement accrue deux heures avant d'atterrir.

Voici l'heure de l'arrivée nocturne.

Nous devenons plus avides instant par instant de connaître la terre d'Amérique où tant de choses furent accomplies, et s'accompliront.

Dans la profondeur bleue de la ténèbre indéfiniment la mer ruisselle autour du navire illuminé comme un palais en fête. Une cantatrice lance ses trilles vers le ciel du tropique, vers les feuillages scintillants de la voie lactée, vers les mille fruits de lumière que sont les soleils très lointains, centres de vie planétaire innombrables, et suspendus pour le rêve des passagères. Peu à peu, là-bas, parmi les eaux et le firmament mêlés, une pâleur commence à poindre. Elle s'allonge. Elle persiste. C'est une longue traînée d'azur clair et vaporeux.

Elle divise l'Océan et le ciel jusqu'alors confondus au sein des ombres. On croirait à la lueur d'un glaive jeté par quelque archange sur le seuil d'un éden interdit.

Ce reflet révèle tantôt des surfaces calmes et qui se rident, tantôt des houles.

Puis la lueur grandit. Elle éclipse la splendeur des astres.

Qu'est donc cette lumière apparue sur l'horizon, et qui réduit la divinité des astres en éclairant, de plus en plus, l'espace de la mer ? Qu'est ceci ? — C'est le reflet de la foudre capturée là-bas par le génie d'un peuple dans ses turbines et ses dynamos, dans mille et mille lampadaires debout sur les quais, les plages, les ports, les boulevards, les villes étagées de monts en monts et qui forment les quartiers d'une capitale assise au bord de

l'Océan, pour attendre, patiente et pensive, en son million de cerveaux latins, la venue des talents collaborateurs.

C'est le reflet de l'opulence acquise en quatre siècles, par l'énergie des marins, des pionniers, des planteurs, des savants qui parvinrent à défricher l'énorme forêt vierge recouvrant les terres du Brésil.

Les Brésiliens réussirent à changer en or, en zinc, en manganèse, en diamants les monts de Minas Geraes, en canne à sucre et en tabac la savane de Pernambuc et de Bahia, en café les collines de Saint Paul, en caoutchouc les forêts de l'Amazone, en bétail les savanes du Parana et du Matto Grosso.

Les Brésiliens s'évertuèrent à édifier des bourgs, des cités, des villes le long de larges fleuves, puis à composer tels et tels Etats grands chacun en particulier comme la France entière : tel Bahia. Ou même comme l'Autriche-Hongrie dans sa totalité : tel Goyaz. Ou comme les empires germaniques réunis : tels Amazonas, Matto Grosso.

Les Brésiliens parvinrent à construire des villes d'art : Ouro-Preto, précieuse à la façon de Sienne, Bahia pleine de cloîtres et d'églises splendides à la manière des plus illustres en Espagne et en Portugal, Rio de Janeiro et Belem de Para, sans pareilles sous le soleil pour la beauté de leurs lignes unies à la magnificence du paysage.

Les Brésiliens surent associer à leur effort toutes les banques célèbres de l'ancien et du nouveau monde.

Les Brésiliens, par cette alliance, créèrent le port de Santos, celui du café, le port de Manaos au nord, celui du caoutchouc, le port de Rio Grande au sud, celui des fruits et du bétail. Ports outillés chacun selon les plus fabuleux miracles du génie civil.

Les Brésiliens, dans leur élite, engendrèrent l'audace spirituelle de Santos Dumont, le premier des humains ayant réalisé le rêve de Dédale et d'Icare complètement.

Les Brésiliens purent élaborer dans le sein de la société créole, l'intelligence de la plus haute moralité sociale, au point de sacrifier, pour la liberté pure, l'opulence de cent provinces agricoles redevenues incultes après l'affranchissement des esclaves, faute de travailleurs.

Les Brésiliens produisirent une pléiade admirable de jurisconsultes, de médecins, de poètes. J. Joachim Nabuco, Machado de Assis, Ruy Barbosa, Graça Aranha sont des noms illustres sur toute la planète.

Les Brésiliens de 1792 comptèrent, parmi les étudiants d'Ouro Preto, une jeunesse encyclopédiste prête à mourir, comme Tiradentes, pour la proclamation des Droits de l'homme.

Les Brésiliens firent, en 1908, plier l'iniquité de l'Allemagne devant leur indignation armée. Un de leurs croiseurs menaça de couler la trop célèbre *Panther* dont les matelots avaient brutalement tenté l'arrestation, en territoire latin, d'un déserteur. Berlin dut désavouer le capitaine de ce bateau, qui vint en rade de Rio de Janeiro rendre les honneurs au drapeau du Brésil.

Les Brésiliens furent, à la conférence de La Haye, les apôtres de l'arbitrage obligatoire par la voix de leur orateur, Ruy Barbosa.

Et trente-trois nations par lui persuadées acceptèrent entièrement le principe, contre huit, qui se rallièrent à la conception de la Force souveraine.

Les Brésiliens, seuls entre les neutres, protestèrent à la tribune de leur parlement contre l'invasion de la Belgique et la forfaiture prussienne.

Les Brésiliens, les premiers de l'Amérique latine, avec les Cubains, combattent sous les drapeaux de l'Entente, au nom de l'esprit de justice contre l'esprit de la domination.

Voilà, Messieurs, ce que signifient pour le navigateur les lumières de Rio éblouissant la nuit du ciel et de la mer, pâlissant même la Croix du Sud, et promettant à l'univers toutes les clartés de son intelligence, tous les rayons de son courage.

Le petit cierge allumé dans Lisbonne, en 1500, par le plus humble matelot d'Alvaez Cabral ne s'est donc pas éteint.

II

Quand les successeurs d'Alvaez Cabral eurent recueilli les tribus faibles qui fuyaient de terribles vainqueurs, les moines latins enseignèrent aussitôt à ces indigènes l'amour pour le malheureux,

pour le crucifié, le mépris pour l'orgueil du pharisien, la vénération pour douze misérables pêcheurs de Palestine capables, eux et leurs disciples, de convertir à leurs idées les peuples du monde romain, et d'agenouiller, vingt siècles, les patriciens, les rois, les empereurs devant l'image de l'éternel Supplicié. Bientôt, appliquant les règles du communisme monastique à la vie productive de leurs camps, les jésuites les enrichirent, et justifièrent ainsi, par avance, la thèse du socialisme.

Ces éducateurs ayant marié les filles de leurs néophytes américains aux marins les plus audacieux de l'Europe préparèrent un peuple cohérent. Bientôt leurs premiers calvaires faits d'une traverse clouée sur un arbre, leurs chapelles couvertes de palmes sèches se transformèrent en hautes églises blanches et bleues, en édifices aux porches monumentaux flanqués de tours sonnantes, en abbayes et en domaines agricoles. Auprès de ces centres les villages remplacèrent les camps, s'unirent en bourgs, qui devinrent des villes.

C'est entre le Morro Castello où les Jésuites fondèrent leur collège de 1550, et le Morro de San Bento, où les Bénédictins établirent leur forteresse spirituelle, que Rio de Janeiro se développa devant sa baie aux trois cents îles, trois cents édens de verdure tropicale constamment rafraîchis par la brise atlantique.

C'est autour du calvaire érigé en l'honneur de saint Paul sur le plateau de Piratinga par les PP. Anchieta et Nobrega que la capitale du café put grandir.

L'Etat d'Esperito Santo s'est développé autour de la forteresse conventuelle qu'est la Penha : elle domine le golfe de Victoria, l'Atlantique, et regarde les montagnes altières de la région.

Ainsi le long des côtes, d'abord, puis sur les rives des fleuves, dans les pays aurifères où parvinrent, au prix de mille tourments, à travers les lianes de la forêt vierge, les explorateurs de toutes les races méditerranéennes appelés d'Europe par la réputation du pays nouveau, les clochers montèrent dans le ciel, les murs blancs des communautés apparurent derrière les colonnades de palmiers, entre les dômes verts des manguiers, aux centres bien choisis de somptueux paysages que traversaient les fleuves, devant les Alpes forestières ou les espaces de l'Océan.

Derrière ces façades et leurs larges escaliers, leurs portes monumentales, derrière leurs frontons couronnés de volutes contraires, l'harmonie des chants latins ordonna sans cesse les pensées, inspira les intelligences.

Déjà c'était la lutte pour l'indépendance des communautés contre l'autorité des gouverneurs et des planteurs voulant asservir les indigènes aux nécessités de leurs œuvres.

Les communautés se défendirent comme les villages s'épanouissant à l'ombre de leurs murailles. Villes d'artisans, cités d'explorateurs fatigués, de soldats vieillis, d'ouvriers assidus à la taille des pierres rares, de courtiers achetant pour Lisbonne les cuirs, les bois de teinture, les oiseaux prestigieux, le sucre de canne, le manioc, les plumes de couleur, les plantes médicinales, les gommes, le café, qui partaient, sur le dos des mules en file, par les sentes de la forêt, le long du torrent, jusqu'aux estacades de la mer, où le flot bousculait la chaloupe du galion, où le vent secouait les oriflammes des mâts vers l'espace de l'Atlantique.

Ainsi la première vie au Brésil fut organisée par la témérité des marins, par l'intelligence des moines, par l'opiniâtreté des explorateurs, par l'activité des négociants. Un demi-siècle après la descente d'Alvaez Cabral, cent mille Toupio-Guaranis s'étaient accoutumés aux mœurs de la vie méditerranéenne.

La langue de Brutus et des Gracques était apprise aux enfants des Indiennes et des Portugais, aux futurs *mamelucos*, comme on les appela, dans la suite, à cause de leurs caractères combatifs.

Fille de Virgile, la littérature de Camoëns hantait alors les cerveaux des étudiants et des officiers, des négociants, des gentilshommes venus de Lisbonne au Brésil, soit pour expier une indépendance jugée trop rebelle par les universités, soit pour acquérir des richesses, soit pour gouverner les capitaineries.

Dans l'admiration de la Rome antique, de son langage, de sa civilisation, de ses arts, dans le respect du droit romain, dans la vénération de la Rome papale furent éduquées les générations issues de la rencontre entre les belles Américaines et les plus hardis des Latins.

En sorte que la culture première des Brésiliens fut comme la nôtre, une culture purement méditerranéenne, dictée par les enseignements de l'Acropole et du Forum, par l'équité de Solon, par le stoïcisme de Sénèque, par la fraternité de Jésus.

Et je voudrais ici montrer comment ce splendide effort, tout de suite, obtint ses réalisations, et, surtout, comment ces Américains et ces Européens associés spirituellement par le culte des conceptions méditerranéennes acquirent la gloire de créer une patrie nouvelle, un idéal sublime, des traditions héroïques.

Pendant deux siècles, de toutes les caravelles, nefs, caraques et galions arrivant sur la côte du Brésil, débarquèrent les plus audacieux, les plus téméraires. Sur la foi des récits en honneur parmi les gens de mer, dans les tavernes des ports méditerranéens, ces argonautes en étaient partis. Du Portugal, d'Espagne, de France, de Sicile, de Grèce et de Syrie même ils se précipitaient.

A terre, ils s'enrôlaient aussitôt sous les étendards de ces troupes intrépides qui remontaient les rives des fleuves sans nom. A travers les périls de la forêt vierge, du sertao, de la brousse, les héros se frayaient un chemin, la hache au poing, en combattant des peuples anthropophages, en affrontant les maladies, les bêtes fauves, en concassant les pierres supposées pleines d'or ou de diamants, en passant les rapides sur des pirogues mal creusées dans les troncs d'arbres, en menant partout la rude vie des Bandeirantes, ces compagnies d'explorateurs rassemblés sous une même bannière, bandeïra, pour agrandir le domaine des capitaineries atlantiques.

On n'ignore plus l'histoire des hommes devenus les Brésiliens, ni leurs luttes contre les corsaires de France, d'Espagne et de Hollande qui, tour à tour, essayèrent de s'implanter dans la baie de Rio, en Maranhaon, sur la côte de Bahia, en Sacremento, dans la fabuleuse région de l'Amazone.

Les Européens les plus disciplinés ne résistèrent point à ces redoutables Portugais, Guaranis, Mamelucos, dédaigneux de tous les dangers, fiers à l'extrême, comme les fidalgos mêmes débarqués avec Alvaez Cabral, confiants presque tous dans les récompenses de la vie future, et pour qui la mort n'était qu'un passage de notre purgatoire terrestre à la félicité du ciel.

Au reste, ils n'étaient pas moins orgueilleux d'avoir conquis les territoires illimités du Goyaz, du Matto Grosso, de l'Amazone, de les savoir plus étendus que les royaumes et les empires célèbres du vieux monde. Tous les intrus furent chassés ; ceux de Hollande et ceux d'Espagne. Dans leur Guyane les plus aventureux de nos corsaires furent refoulés.

René Duguay-Trouin lui-même, ayant obtenu de Rio une contribution de guerre, s'empressa de remettre à la voile pour ne point engager ses troupes de débarquement avec les bataillons des Minas Geraes qui se hâtaient vers le golfe.

Ainsi la réputation de la valeur brésilienne, en 1711, dictait de la prudence à notre amiral déjà vainqueur des flottes espagnoles et anglaises.

Cette bravoure n'a jamais fléchi. Durant la longue et terrible guerre entreprise en 1864 contre Lopez, le dictateur trop ambitieux du Paraguay, le courage des Brésiliens uni à ceux des Argentins et des Urugayens, témoignera glorieusement de l'énergie léguée à leur descendance par les bandeirantes du XVIe et du XVIIe siècle.

Energie nationale qui ne se démontre pas seulement par des succès militaires, mais aussi et surtout par les œuvres persévérantes de la paix. Sur les infinis territoires du Brésil, tant de cités nombreuses placées là par l'art des siècles défunts comme les sceaux de leur génie, attestent l'excellence des vies qui s'y complurent, qui les composèrent, qui les agrandirent, qui les enrichirent de leur travail.

Choisissons pour exemple la ville d'Ouro Preto, autour de laquelle d'opiniâtres activités se dépensèrent et se dépensent à chaque heure encore, au centre des Minas-Geraes.

Certes les bandeirantes qui s'acheminèrent vers ce centre de l'or et des diamants, au cours de trois siècles, ont laissé bien des compagnons le long du Rio Doce, le long du Rio das Velhas, sous les tas de cailloux et sous des branches en croix.

Mais, au milieu des monts où les affluents du Rio Doce et du Rio San Francisco prennent leurs sources, les heureux rapportèrent, dans leurs camps, les trésors convoités par trop d'humains à la surface du globe, dans les chaumières des plus misérables comme dans les palais des plus puissants. Beaucoup connurent la joie de l'opulence subite et entière.

Les uns, en expiation de vieux péchés, les autres afin d'accomplir les vœux formulés pendant les mauvais jours, accep-

tèrent volontiers les exhortations des moines conseillant de construire des églises.

Sur toutes les collines de Villa Rica, le bourg des riches, s'élevèrent les clochers jumeaux des églises brésiliennes, leurs porches monumentaux, leurs frontons à double volute, leurs nefs grandioses.

Au milieu de sombres montagnes en cirque, vingt cathédrales éclatantes, hautes, blanches ou bleues, trônent chacune sur le sommet d'une colline aiguë, pour l'admiration des voyageurs qui surent aimer Sienne ou Pise.

Ainsi la vieille capitale des Minas Geraes se présente, prodigieux *ex-voto* dédié par les nouveaux riches du XVII[e] et du XVIII[e] siècle à leurs saints de préférence qui, fervemment invoqués, comblèrent les espoirs de leurs fidèles.

Ouro-Preto, l'or noir, fut le nom donné par la suite à cette ville étonnante, faite de monticules aigus couronnés chacun par l'une de ces églises.

D'autres sanctuaires font centres dans les quartiers bas, qui sont des ravins entre les hauteurs abruptes. Rues escarpées aux maisons de couleur, anciennes et basses. Pentes roides que les troupeaux de mules, patiemment, gravissent avec leurs charges enveloppées de peaux de bœuf. Places obliques sous les échauguettes de la forteresse aux bastions anguleux, et sous la statue du lieutenant da Silva Xavier le Tiradentes, qui mourut en 1792 pour les idées encyclopédistes, républicaines.

Ce ne sont là que des chemins vers des autels, des parvis avant des nefs consacrées.

Partout la terre se hérisse de campaniles tendus vers le ciel.

Il y a la façade pâle du Carmo, ses hauts piliers de pierre jaunie encadrant les volutes de la grande porte verte, et qui supportent les entablements à courbes successives noircis par le temps.

Que de mineurs épuisés par l'obsession de leur rêve vinrent sans doute demander l'allègement de leurs maux à ce Christ du Carmo. Osseux, décharné, comme ils le furent eux-mêmes, il s'incline, du haut de la croix, dans sa robe de bure violette, la corde au cou, à la taille. Chef-d'œuvre étonnant où se corporifie toute la peine dont l'homme est capable, lui, ses pensées, ses dieux. Ceux que torturaient la chaleur et la faim, la fatigue de leurs travaux jusqu'alors inutiles, l'horrible peine de s'être affaissés toujours pauvres devant les cailloux et les boues en tas, devant l'ironie des esclaves vendus ensuite à de plus favorisés, purent songer à la gloire de cet autre Christ complètement nu, ligoté contre la colonne de flagellation. Il règne aux cieux, pourtant, comme ils espéraient encore régner sur la terre, après une meilleure chance, et lorsqu'ils pourraient, à leur tour, offrir ces ornements si précieux d'or et d'argent massif, ces chasubles, ces dalmatiques largement brodées dont les prêtres sont revêtus.

On énumérerait longuement les trésors d'art que contient le Carmo, surtout ces grandes scènes de la Bible tracées en bleu dans la céramique des murailles, images très semblables à celles émaillées sur les vases de Delft, mais de bien plus grande ampleur.

Comme dans toutes les églises et couvents de Bahia, dans le Gloria de Rio, dans la cathédrale de Parahyba, ces azulejos réalisent les belles esquisses de cartons dessinés par des maîtres incontestables en leur art, et qui rappellent tantôt les manières des Hollandais, tantôt celles de nos Lancret, de nos Watteau.

Constamment les processions en l'honneur de tous les saints réunissaient les mineurs, leurs esclaves Africains importés en nombre du Congo depuis les débuts de l'opulence publique, afin de laisser aux Américains toute la liberté voulue et obtenue par leurs protecteurs jésuites.

Parcourant les vaux et les monts de la cité en croissance par la vertu de l'or noir, ces processions suivaient les dais à panaches de miraculeux ostensoirs qui resplendissaient dans le soleil. La troupe en armes entourait les fidalgos, cierge au poing et rapière au flanc, la chevelure découverte, caracolant sur des chevaux noirs à longues crinières. Les dames s'éventaient sur leurs mules harnachées d'argent, parmi leurs nègres en costume à rayures, qui tenaient le parasol et le perroquet.

Le peuple qui fut là, soixante mille âmes, se pressait sous les larges chapeaux, sous les ombrelles à franges de couleur.

Alors le goût du luxe et des arts développa les intelligences et le sens critique.

A la fin du XVIII[e] siècle, cette société d'Ouro Preto versait dans la philosophie. On assure même qu'on y représentait les tra-

gédies de Voltaire dès qu'elles y parvenaient en copies manuscrites sur le dos des mules.

L'Encyclopédie conquit là de vifs et de nombreux admirateurs.

Ils aimèrent passionnément la justice et la liberté.

On aperçoit au flanc d'une montagne la petite maison où le sous-lieutenant da Silva Xavier, surnommé Tiradentes, recevait en 1790 ses fidèles quand ils avaient murmuré du dehors le mot de passe « Indépendance du Brésil » et quand le gardien avait répondu : « Mort aux tyrans. »

Ces jeunes philosophes furent arrêtés, jugés à Rio de Janeiro où ils avaient voulu propager leurs espoirs, condamnés par une sentence de peine capitale en 1792. Seul Tiradentes monta sur l'échafaud. Sa tête fut envoyée à Ouro Preto, plantée là sur une pique, exposée aux regards des encyclopédistes.

Une statue a remplacé ce pilori des idées libératrices. Et la pensée de la Révolution française n'a plus guère, dans la savante ville d'Ouro Preto, centre des sciences, que des disciples fervents.

Les deux Républiques se sont comprises.

Elles unissent aujourd'hui leurs drapeaux. Elles vont mêler leurs sangs de libératrices.

III

La soif de l'or fit la vie spirituelle et scientifique d'Ouro-Preto et détermina, par la suite, dans l'énorme Etat de Minas Geraes, à lui seul plus étendu que l'Allemagne, une agriculture complète pour nourrir la population accourue de tous les points cardinaux vers les métaux précieux, les manganèses, le zinc, le diamant, les tourmalines, le fer. L'industrie aurifère ne cesse de prospérer.

La mine voisine de Morro Velho compte entre les plus célèbres du monde. Sa mise en valeur date d'un siècle environ. Une Compagnie anglaise, depuis 1830, y seconde les travaux des Brésiliens.

Plusieurs catastrophes, l'incendie de 1862, l'éboulement de 1886, compromirent l'existence de l'œuvre, que l'ingénieur Chalmers a transformée, assurée. Il rassembla sur ce point toutes les

forces nouvelles que le génie du XXe siècle crée pour les métamorphoses de la matière.

Aujourd'hui dix mille personnes vivent dans ce cirque de monts verdoyants, au cœur de gracieux hameaux, et dans Villa Nova de Lima.

Par un puits où de forts dynamogènes éclairent, ventilent, hissent et précipitent les ascenseurs, je suis descendu verticalement à quinze cents mètres sous le sol, pour m'arrêter dans une large salle blanche que l'électricité puissamment illumine. Deux spécialistes attaquaient le quartz du filon au moyen d'une perforatrice mue par l'air comprimé.

Pouvais-je ne pas comparer les deux mécaniciens pourvus de ces pouvoirs miraculeux au pauvre orpailleur du XVIe siècle pataugeant, l'escopette sous le bras, dans le rio das Velhas et versant d'une sébille en l'autre un limon trompeur afin d'y trouver quelques paillettes, par hasard, tandis que, près de là, un Franciscain en haillons administrait le camarade moribond piqué tout à l'heure par un petit serpent rose, tandis qu'un Dominicain consolait le matelot grelottant empoisonné par le moustique porte-fièvre, tandis que pleurait aussi le père du fils tué par la flèche d'un invisible Indien.

D'une phase à l'autre de cette longue évolution, l'intelligence humaine a découvert la géologie, recueilli ses indications logiques, appris à lire, sur le sol, des avertissements.

La chimie des réactions a permis de soutirer l'or de sa gangue pulvérisée avec lui sous les pilons de machines formidables, nombreuses et coopérantes.

L'homme a capturé le mouvement des eaux dans les cascades, l'a guidé sur la turbine, l'a contraint à mouvoir les alternateurs d'où la foudre jaillit esclave, prête à transporter le long des câbles en cuivre sa vigueur, d'atelier en atelier, et au fond des puits où, conduite par la main de Jupiters nouveaux, elle creuse le roc.

Dans cette cité du Morro Velho maintes et maintes usines fabriquent la plupart des appareils nécessaires à l'extraction comme à l'écrasement du quartz grisâtre qui, sur de très longues pentes, à l'abri d'une halle immense, glisse avec l'eau entraînant sa poussière couleur de cendre, sa poussière très précieuse qui offre la valeur d'un million par mois environ en récompense du

travail et de l'énergie intellectuelle dépensés. Cette pierre grise que les perforatrices arrachent à la profondeur de la terre en creusant sa matière rocheuse, cette pierre grise jetée à la pelle sur les trains de wagonnets que les ascenseurs élèvent, dans l'obscur des puits, vers la surface, cette pierre grise que, dans vingt halles, les machines concassent, qu'ailleurs les pilons en ligne triturent, cette poudre que l'eau emporte sur les plans inclinés pour le lavage, et vers les grands laboratoires où toute une chimie secrète en absorbe l'or, le purifie, le restitue enfin dans son apparence déjà monétaire, cette pierre, cette poudre grise suscitent la vie la plus active en une campagne montueuse, boisée, parsemée de villages à toits rouges, enjambée par les aqueducs et les ponts de fer, enfumée par ses forges, parcourue par de petits trains poussifs, ornée de villas gracieuses, de jardins et de parcs où l'esprit des ingénieurs se recueille, pense, invente.

Il invente si bien pour diminuer sans cesse les frais d'extraction par l'emploi d'un outillage meilleur que les bénéfices ont toujours grandi, malgré la baisse du rendement à la tonne durant une période.

Au temps où le produit fut de 41, les actionnaires touchaient des dividendes supérieurs à ceux versés lorsque ce produit était de 50. Maintenant les profits augmentent, car à mesure que l'on creuse davantage en profondeur, le filon livre plus de métal dans son quatrz.

Les trois négresses mélancoliques tassant l'or dans leurs mortiers de fer, au moment de ma visite, comparaient-elles l'époque actuelle à celle où, importées du Congo et de la Côte d'Ivoire, dans les cales des bateaux négriers, leurs aïeules, sur la rive du torrent, secouaient un tamis plein de fange peut-être aurifère ramassée avec l'eau ?

Affranchies, citoyennes libres du Brésil, instruites dans les écoles comme les créoles, ces Africaines forment une foule d'ouvrières jasant, coiffées de madras.

On les voit autour d'un grand cercle mobile, trier les pierres qui tournent sous leurs yeux, rejeter tels fragments de minerai, rassembler les autres pour l'envoi aux machines. Pendant cette besogne gravement accomplie, les Africaines semblent avoir la

conscience de participer religieusement à l'énorme effort de l'industrie nationale.

Dans tout le Brésil ainsi les Africains, après une phase d'indolence qui succéda fatalement à leur émancipation, reprirent en grand nombre le travail.

Commis, soldats, débardeurs, cochers, serviteurs, gagne-petit dans les villes, manœuvres et ouvriers dans les centres industriels, semeurs et moissonneurs dans les campagnes, parfois négociants, docteurs, officiers, ils prennent à l'existence active du pays une part toujours accrue.

Certes, beaucoup s'en allèrent vers 1890 dans les bois, au bord des rivières, mener la vie que rêva Jean-Jacques Rousseau pour les hommes. Une vie sans ambition, une vie d'aise au soleil en compagnie d'une camarade indigène, une vie de pêche et de cueillettes avec, un ou deux mois dans l'année, quelque travail de terrassement sur la voie ferrée, la moins lointaine, afin de réunir les trois, les quatre cents francs nécessaires à l'achat d'un petit cheval, de vêtements simples, d'outils indispensables à la famille multipliée dans le rancho de branches et de palmes sèches, parmi les poules noires. Mais, hormis ces philosophes qui retournèrent à la nature, dans l'Eden fructueux de la forêt vierge, domaine de tous, propriété indivise, combien d'affranchis se décidèrent pour la Sainteté du labeur, et parurent, en mille endroits, tels la mine de Morro Velho, associés aux mouvements des machines intelligentes dont ils secondent la création.

Semblables à de fortes cariatides, les Africaines porteuses de corbeilles enfermant les cailloux aurifères, marchent en foule par les cours, les avenues du Morro Velho. Les bras en l'air, la taille droite, ces filles du Congo apparaissent comme les symboles du travail ennoblissant.

Les Africaines, les spécialistes anglais de la mine d'or, les employés créoles chevauchant leurs petites montures très dociles, les fonctionnaires brésiliens d'une élégance sévère sur leurs mules, les colons italiens venus là pour vendre le produit de leurs fermes, les vaqueiros encore Guaranis par les belles chevelures noires et leur souplesse de cavaliers qui, le lasso à la selle, poussent les troupeaux gras aux cornes aiguës, nourris dans les sertao, dans la brousse du Nord, toutes ces races humaines défilent entre les bou-

tiques des villages où des mulâtresses accortes ayant allongé par des rubans leurs petites tresses de cheveux crépus, sourient et vendent des étoffes, des salaisons, de la mercerie, des journaux. Et c'est un exemple de la fraternité qui caractérise la vie du Brésil.

Tant de peuples ont collaboré, collaborent à son œuvre. L'accueil de ses habitants a toujours encouragé.

Dès qu'une partie de cet immense continent a été mise en valeur, mille et mille gens survinrent qui développèrent aussitôt la richesse territoriale.

Deux millions d'Italiens cultivent le café dans l'Etat de Saint-Paul. Des milliers de familles polonaises défrichent, au Parana, les terres limitrophes du Brazil Railway dont les Américains du Nord et les Français tracèrent la voie à travers les splendides forêts de pins araucarias.

Aux gens d'Afrique, l'Etat de Bahia et l'Etat de Pernambuco durent l'opulence des planteurs, les richesses accumulées par la culture du tabac, de la canne à sucre. A Curityba du Parana, des brunes Italiennes, des Russes barbus, des Polonaises sveltes, des Moraves bottés, travaillent côte à côte dans les fabriques où les machines d'Europe métamorphosent en allumettes et en bois de charpente la végétation ligneuse de contrées entières.

Ainsi, dans Minas Geraes, les Anglais vouèrent leurs capitaux aux gisements aurifères de Morro Velho, tandis que le Français Gorceix organisait dans l'antique citadelle d'Ouro Preto, une école des mines. Grâce à cette école, les trésors cachés dans les terres de cet Etat furent connus mieux que par les expériences des anciens orpailleurs. Ils s'étaient peu à peu lassés devant les mécomptes de leurs tâches, devant les exigences des propriétaires fonciers pour qui le champ soupçonné de contenir un peu de quartz valait à lui seul autant qu'une montagne d'or massif et pur.

Le savant Gorceix a pu dire de Minas Geraes que c'était « un cœur d'or dans une poitrine de fer ».

Le professeur éminent qui lui succède aujourd'hui, un Brésilien, le Dr Costa Cena, n'a point changé d'avis. Bien au contraire. Il est maintenant avéré que le massif d'Itabira, nord-est de la même région, peut fournir aux forges du vieux monde le minerai de fer qu'elles consomment. Dans ce massif, coulent

assez de rivières en pente pour que l'on puisse avantageusement capter leur force, la diriger sur les turbines et des alternateurs, susciter ainsi la foudre de hauts fourneaux électriques très puissants. Le minerai s'y transformerait en métal définitif, en acier même.

Le bénéfice industriel serait garanti par la consommation intérieure du Brésil qui, maintenant, importe tout le fer et tout l'acier indispensables à son existence économique.

La voie ferrée en construction dans l'admirable vallée du Rio Doce doit relier Itabira et Diamantina, la ville où l'on taille en brillants les cailloux des ruisseaux voisins, au port de Victoria, dont la large baie peut recevoir des flottes marchandes. Ainsi l'importation des machines et l'exportation du métal s'accompliraient de manière facile. En outre, le manganèse, le zinc, les tourmalines, les diamants, qui valent 25 pour cent de plus que leurs pareils du Transvaal, sont, dans Minas Geraes, les objets d'un commerce quotidien en perpétuelle croissance.

L'affluence des mineurs ayant de siècle en siècle nécessité une culture étendue qui les pût nourrir, l'Etat de Minas Geraes est devenu en même temps, pour l'élevage et les produits agricoles, une région exemplaire.

Le tabac, le café, le maïs, le riz, les céréales alimentent abondamment les quatre millions d'habitants. Le surplus est exporté dans les Etats voisins par quantités considérables avec 40.000 têtes de bétail renommé.

C'est en Minas Geraes que fut édifiée, de 1894 à 1897, pour cinquante-trois millions de francs, une capitale neuve : Belle Horizonte. Projetée pour cinq mille fonctionnaires, elle abrite aujourd'hui quarante mille citoyens. Ses palais, ses parcs, ses avenues à cinq rangées d'arbres parallèles, ses tramways, ses illuminations électriques, ses théâtres, ses halles, ses marchés propices à toutes les négociations agricoles, ses hôtels, ses banques et ses quartiers de luxe, ses concours hippiques, ses colonies suburbaines de maraîchers italiens, espagnols et portugais, font de cette ville improvisée un lieu de vie intense servie par toutes les sciences.

En quatre ans, pour cinquante millions, la magie propre à la

descendance des premiers orpailleurs fit germer, puis s'épanouir cette capitale.

Voilà le dernier chef-d'œuvre de l'élite qui débarqua sur la côte de Porto Seguro, les plages de Sao Vicente et de Rio de Janeiro, dans les premières années du XVIe siècle, en se souvenant des cierges allumés à Lisbonne durant la messe du départ, le 9 mars 1500.

IV

J'ai choisi l'Etat de Minas Geraes pour y marquer les étapes du développement brésilien. Mais j'aurais pu de même vous dire comment d'autres troupes héroïques atteignirent, par ses affluents du sud, le fleuve des Amazones.

Ils surent y naviguer sur les eaux infinies dont les crues taillent au cordeau les forêts vierges des rives, et en font, sur des centaines de kilomètres, ces avenues de verdures immenses, toutes droites, aboutissant au soleil de l'équateur, à ses splendides éblouissements réfléchis dans le cours des flots, tantôt jaunes, tantôt noirs, tantôt glauques, où les grands alligators se cabrent pour fuir l'hélice du paquebot, où des îles touffues, mobiles, pleines d'animaux éperdus, courent, tourbillonnent dans les remous, se précipitent vers l'Océan si lointain.

J'aurais pu vous dire comment d'intrépides gens s'engagèrent dans les affluents du rio Purus, du Madeira, du Tocantins, dans leurs sous-affluents, dans les petites rivières qui s'y jettent, dans les torrents, dans les ruisseaux trop obscurs sous les voûtes de la forêt impénétrable aux rayons du jour, et comment de ces explorations résulte la découverte de l'arbre à caoutchouc, l'hévea, richesse énorme du Brésil septentrional. J'aurais pu vous montrer l'énergie de ces bons Latins apprivoisant des peuples indigènes à type mongolique, cousins des Chinois et des Japonais sans doute, puis s'installant, malgré les fièvres mortelles, au bord de ces torrents sur des pilotis qui supportent leurs planchers de branches et leurs toits de palmes pour, à chaque aube, aller fendre l'écorce de l'hévea, pour en récolter, cinq heures plus tard, la gomme, l'agglomérer, au retour, en boules fumées, dont le trafic fit surgir, sur les rives de l'Amazone et de ses tributaires, tant de cités marchandes.

De cet effort est né Manaos lorsque les villageois de la côte Atlantique, ceux du Ceara, du Piauhy, du Parahyba, du Maranhao, pays de brousse et d'élevage aux ressources limitées par les sécheresses périodiques, se furent embarqués sur la mer, eurent ensuite remonté l'Amazone parmi les vols d'aras bleus, d'aigrettes blanches, de papillons roses, en effrayant de leur hélice les tortues monstrueuses parmi tous les grands oiseaux de marais peuplant les rivages du fleuve sans pareil, afin de gagner les dix mille francs annuels du seringuero attentif à recueillir le caoutchouc, dans la nuit de la forêt vierge, près d'un petit torrent plein d'alligators.

A Manao, ces rudes travailleurs reviennent avec leur pécule, et fiers d'acquérir prochainement un domaine dans leur pays natal, mais les tentations de la capitale amazonienne, souvent, les dépouillent de leur bien aussitôt.

Le grand théâtre qui coûta dix-huit millions à la municipalité, les magasins pourvus de toutes les élégances européennes, les plaisirs des cafés somptueux, des concerts qui se nomment « Pigalle et Maxim's », la fréquentation de nymphes cosmopolites et hospitalières, la vie de fête entretenue là par les expéditeurs de vivres qui nourrissent et abreuvent au moyen de bateaux de rivière tous les camps épars de seringueros, l'extraordinaire animation de cet entrepôt où s'accumule le caoutchouc avant d'être entassé sur les navires d'Europe ancrés devant les docks flottants, tout cela ne manque point d'étourdir le malheureux que la forêt vierge incarcéra deux ans dans ses barrières de lianes.

Démuni de son gain en quelques semaines, il retourne vers son campement pour deux années de travail encore.

On n'imagine point l'animation qui se hâte dans cette capitale, dans ses larges avenues bordées de magasins, de maisons à nombreuses et hautes arcades, auprès de sa cathédrale superbe, de son Palais de Justice, sur son port flottant. Chef-d'œuvre du génie civil il monte et descend avec le niveau variable du Rio Negro ; il supporte des machines à charger et à débarquer les marchandises, des wagonnets aériens passant par-dessus la flotte marchande pour atteindre les navires placés au milieu des eaux

noires. Les halles, les boucheries spéciales pour la chair de tortue, le marché où abordent cent chaloupes de légumes, de fruits, de poissons sont envahies par une multitude indienne, pieds nus, en pantalons et en chapeaux mous, par des domestiques japonais au service des administrations anglaises, par des soldats en uniforme de toile jaune. Quatre-vingt mille gens qui vivent du caoutchouc en boules, de sa vente, de son transport, des bénéfices apportés aux commissionnaires, aux marins, aux bateliers, aux marchands de toutes sortes.

Après une ère de prospérité intense, la baisse de 1912-1913 déterminée par la concurrence des plantations asiatiques, a menacé bien des situations, ruiné bien des fortunes ; mais la guerre mondiale consommant par quantités inouïes la gomme précieuse, rend à tout ce pays son opulence de naguère.

Il a fallu même augmenter la flotte de transport. Et le courtier qui s'éloigne aujourd'hui de Manaos, à bord du paquebot remuant de son hélice la rivière d'encre peut, sans inquiétude, retrouver les eaux limoneuses de l'Amazone, goûter le repos, trois jours dans les plus sublimes des paysages, entre les rives tantôt lointaines comme celles d'un bras de mer, tantôt proches et fleuries d'orchidées que l'on cueille si l'on passe entre deux îles touffues.

Le Brésilien peut admirer sans souci les trois plans de la végétation équatoriale qui s'étagent sur les monts, au-dessus des plantations de cacaoyers, et l'adresse des archers indiens en canot pour transpercer les grosses tortues à coup de flèches sous la surface du fleuve, et l'aspect ancien des villes fondées jadis par les Portugais aux confluents. Bientôt il saluera la magnificence de Belem de Para.

Belem de Para, ses boulevards qu'ombragent les arbres de l'équateur, ses parcs splendides, ses lacs, ses avenues, ses palais, celui des orphelins pauvres, aussi grand que notre Versailles. ses musées ethnographiques, ses ménageries où crient tous les oiseaux de l'Amazonas, où s'ébattent les aras de couleurs lumineuses, où s'étirent toutes les espèces de léopards, où luisent dans l'ombre des serpents fabuleux. Belem de Para et ses vieilles églises monumentales grandes comme des quartiers, son fameux pèlerinage de Nazareth, ses halles remplies d'une foule tumultueuse vendant des poissons pareils à des lueurs de sabre, amarrant au port du marché une flottille de barques bleues à voiles roses que chargent les fruits et les légumes de mille sortes inconnues.

Dans les banques de Para, les commerces développés par l'exploitation du caoutchouc produisent un mouvement de fonds, une activité sans limites auxquels collaborent les forces financières de l'Europe et des Etats-Unis.

C'est là qu'aboutissent les ordres des compagnies fournissant à tous les seringueros du Para et de l'Amazonas, sur trois millions de kilomètres carrés, les bateaux, les aliments, la vêture, les machines, les outils, denrées de luxe, en échange de la gomme prise aux héveas dans toutes les régions arrosées par les gros affluents, les rivières, les torrents et ruisseaux tributaires du fleuve non pareil.

Belem de Para est donc une capitale splendide encore créée par l'énergie des Brésiliens au milieu de la flore la plus fastueuse du globe, au bord du fleuve le plus imposant, et qui, fort loin au large de l'Océan, atténue la salure de la mer où parviennent ses îles flottantes, ses myriades de voiliers, ses escadres de steamers fumeux, ces paquebots grands comme des cités. Sur l'un d'eux, appartenant au Lloyd Brésilien, il est instructif de longer la côte atlantique du nord au sud.

On quitte Para, toute illuminée par ses astres électriques en même temps qu'un politique de l'Etat, le Docteur Loro Sodré. ou le Docteur Lemos ou le Gouverneur Eneas Martins, qu'accompagnent cent corporations diverses, des dames, des jeunes filles très élégantes, des institutrices et des foules blanches, bleues, acclamant leur apôtre le long des quais. Mille canots automobiles, barques et chaloupes pleines de musiciens, d'orateurs, de femmes enthousiastes, de chœurs chantants, s'accumulent aux flancs du paquebot, comble lui-même de passagers et de familles faisant, à bord, leurs adieux.

En route, par les espaces de l'Océan, les professeurs, les étudiants, les officiers de marine, les fonctionnaires, les négociants, leur famille voyagent vers le sud avec leurs singes et leurs oiseaux familiers, leurs coitis, sorte de petits renards apprivoisés.

Les servantes des enfants représentent toutes les races indiennes de l'Amérique latine, les Mongoliques du Rio Purus à

l'aspect chinois, les Toupis-Guaranis aquilins et grands du Brésil méridional, les Caraïbes de l'Amazone oriental et du Tocantins, et telles aux dents taillées en pointe, ce qui leur prête une apparence de férocité dans des visages pourtant affables.

La tendresse de ces jeunes indigènes aux lourdes chevelures noires pour les enfants créoles est touchante à l'extrême.

Elle signifie si bien l'union de l'Amérique ancienne et du Brésil. Ces filles leur taillent en quartier la noix de coco. Elles leur en font boire la liqueur agréable. Elles les invitent à mieux apprécier la couleur de la mer si claire le long des dunes.

Cependant des groupes se sont formés. Les étudiants commentent notre Auguste Comte dont les idées toujours influencent le monde intellectuel brésilien.

La présence à bord de l'homme politique offre un thème aux controverses les plus élevées sur la perfection des régimes libéraux.

A chaque escale on commente, sous ce point de vue, l'histoire de l'Etat où les chaloupes vous conduisent pour quelques heures. Les députés vous reçoivent, et les officiers. Des automobiles vous promènent à toute vitesse par des rues larges le long des hautes arcades, bleues et blanches, ocres et blanches, entre les Palais de Justice neufs et des forteresses anciennes, entre des couvents et des écoles grandioses, sous les palmes de leurs parcs. Les uns et les autres abritent des fillettes jolies à voir, gracieusement vêtues, habiles à divers métiers, à chanter en chœur des hymnes pénétrants. On voit aussi des garçons athlétiques, souples, sportifs, et qui apprennent, en des livres français, beaucoup de leurs sciences.

Là partout, le culte latin et chrétien de la justice, celui de la liberté qui l'assure, apparaît comme l'idée prépondérante.

En accueillant le voyageur de France, on salue l'Encyclopédie, la Révolution d'où sortit le Bonaparte. Il mit à rien, en 1809, l'absolutisme implanté dans la péninsule ibérique par l'influence de la dynastie autrichienne, maîtresse du Portugal avec Philippe II, et qui trente ans y domina.

La chute de ces pouvoirs absolus devant les armées françaises ébranla pour toujours l'autorité royale. Ce qui permit, en 1822, à Don Pedro la déclaration d'indépendance, comme il avait permis en 1810 le soulèvement du Venezuela à l'appel de Miranda débarqué sous l'uniforme de général de la Convention qu'il avait porté à la bataille de Valmy.

Dans tous les Etats atlantiques du Nord, Maranhâon dont l'élite intellectuelle est célèbre, Ceara, riche en caoutchouc, Parahyba honoré par son admirable cathédrale franciscaine aux azulejos incomparables, dans leurs ports et leurs capitales on discute sans cesse l'idéal de la liberté. C'est le propos de la vie entière.

Il en est de même, parmi les étudiants de Pernambuco qui vous montrent la vieille cité d'Olenda, puis les progrès accomplis, avant de vous introduire dans le beau palais de l'Ecole de Droit. Nos livres y enseignent. De même, parmi les industriels opulents qui font broyer, dans leurs usines de la province, la canne à sucre des plantations couvrant les campagnes les plus fertiles. De même parmi les ouvriers de cet excellent port que les ingénieurs français aménagent à l'abri du fameux récif.

De même à Bahia, la ville d'art architectural, où les Africains vivent en grand nombre, affranchis par les vertus des principes que nos Conventionnels promulguèrent à Saint-Domingue. Ville où s'assemblèrent longtemps les plus riches des planteurs brésiliens en leurs quartiers de maisons claires, de jardins tropicaux protégés par leurs grilles d'argent, de castels enfouis entre les bananiers monstrueux, de cathédrales, de couvents dignes d'être décrits par cent ouvrages d'esthétique, et proposés en exemple aux architectes de l'avenir. Ville si proche de nous et que nos touristes peuvent atteindre en quelques jours de traversée sur les meilleurs paquebots du monde, en regardant nager les baleines.

A la vue de Bahia les passagers du Lloyd brésilien aiment rappeler toute l'évolution de l'énergie nationale. Elle remporta dans cette région ses premiers triomphes économiques. Là fut trois siècles, pour l'Europe, le marché abondant des épices, du sucre, du café, du tabac, des plantes salutaires.

Cette grande ville tout en façades sur la mer, avec ses milliers de maisons droites, plates, ligne ancienne sur la plage et sur le mont, qu'un ascenseur géant réunit, a regardé venir vers elle toutes les flottes expédiées par les appétits du vieux continent.

L'Europe a pris là connaissance du Brésil. Elle lui a même apporté les races laborieuses de l'Afrique, pour augmenter sa production sur un sol étonnamment fructueux, grenier des royaumes et des empires.

Cette prospérité du XVIIIe siècle que ne promet-elle aux Brésiliens du XXe, lorsque se complèteront les outillages de leurs ports, de leurs usines, de leurs voies ferrées, lorsque les forces hydroélectriques partout latentes dans les parties montagneuses qu'arrosent des fleuves, des rivières et des torrents sans nombre auront été soumises aux calculs des ingénieurs, aux travaux des ouvriers. En cet avenir les étudiants, les fonctionnaires, les politiques, ont un ferme espoir. Ils voudraient seulement que les capitaux de ces affaires ne fussent pas dus à des Allemands mais à des Latins.

Et c'est une prière instante de leur esprit, de leur parole, quand on arrive dans le port de Victoria, en Esperito Santo. A l'intérieur de cet Etat se développe lentement la colonie germanique dont le grand écrivain Graça Aranha sut donner dans son livre « Chanaan », une évocation si remarquable, évocatrice du péril redouté par les patriotes brésiliens.

Sur cette baie heureuse, entourée de montagnes forestières, et où brillent entre les palmiers, les façades blanches des maisons, des palais, des églises, des monastères, se peut-il que l'Allemand parvienne à régner ?

Se peut-il que ses commerces accaparent cette ville rose et blanche, groupée vers les escaliers à double révolution du palais central, et ce port que défend, au goulet, le roc de la Penha, avec, tout en haut, son abbaye du XVIe siècle, massive, enfermant des salles profondes. De là, le guetteur admire le spectacle bleu de l'Atlantique et les végétations des lagunes, et la chaîne des monts verdoyants. Non. Dans l'Esperito Santo, la colonie allemande est petite, isolée sans pouvoir. Une compagnie française a mis en valeur la capitale et le port. Le chemin de fer Victoria Minas y doit apporter un jour le minerai de fer pris aux monts Itabira. Certes il ne faudrait pas qu'au lendemain de la guerre, les banques allemandes allassent dans ce massif de Minas Géraes et dans ce port de Victoria organiser les usines, les fours électriques, les forges, et traiter le minerai, et l'exporter partout comme fer et

acier. Si la politique de l'Entente refuse l'envoi des matières premières aux germaniques durant une période, il conviendra de s'opposer à cette manière de frauder l'interdiction là comme ailleurs.

Le paquebot est reparti. Les étudiants et les fonctionnaires du Nord discutent les mérites de la littérature nationale. Ils rappellent en vue des côtes où les Indiens reçurent les premières caravelles du Portugal, l'œuvre poétique de José Alancar qui chanta la beauté de la race primitive du Guarani. Ceux-ci vantent le drame de Joaquin Nabuco, où le poète chante avec une émotion poignante les angoisses de nos Alsaciens en 1871. Ceux-là me récitent les passages du dialogue entre Ahasvérus et Prométhée qu'évoqua le génie de Machado de Assis, et dans lequel apparaissent des beautés semblables à celle suscitées par Flaubert, en son immortelle *Tentation de Saint Antoine*.

Un autre déclame les pensées de Ruy Barbosa qui sut étonner, en 1907, les diplomates du monde entier réunis à la conférence de La Haye, par la grandeur et la pureté de ses doctrines sur l'arbitrage international.

Machado de Assis, Nabuco, Ruy Barbosa, trois noms qui seraient chez les nations les plus affinées de la vieille Europe, trois lumières pour leur gloire intellectuelle.

Il suffit, au reste, d'atteindre Rio de Janeiro, de passer entre le beau rocher, Pain de sucre, et le cap où s'élève Notre-Dame du Bon Voyage, de pénétrer avec la houle de l'Atlantique dans la baie fameuse, de saluer ses trois cents îles touffues, le tumulte de leurs commerces et de leurs usines, les flottes à l'ancre, les paquebots de tous les pays créateurs, les milliers d'embarcations traversant la mer intérieure, pour comprendre l'intelligence du Brésil. Ah ! cette ville splendide étalée sur l'Alpe du Corcovado avec ses jardins de palmiers, de bananiers, de manguiers, ombrageant ses maisons roses, ses maisons bleues, ses maisons jaunes, devenues, dans le soleil intense, autant de rubis, de saphirs, de topazes. Quelle œuvre d'art plus belle, sur le globe, que cette cité assise entre son Alpe et la mer vivante, que cette cité bordant de ses parcs, de ses squares, de ses jardins et de ses statues, treize kilomètres d'anses rocheuses, de golfes arrondis, de criques pittoresque ? Et cela se termine par une cité de féerie, sur la

plage de Lemé devant la volute écumeuse de l'océan rué entre deux promontoires où frissonnent les chevelures des cocotiers.

L'esprit le plus actif, le plus créateur anime la foule de ces hommes sévères, de ces femmes graves aux faces de madone, qu'accompagnent des enfants nombreux et sages.

Dans l'Avenida, boulevard si moderne, qu'ouvre, d'un côté, le port, que ferment, de l'autre, les palais à péristyle des beaux-arts, de la Bibliothèque, l'Opéra, le palais de l'Académie brésilienne, le palais Monroé, abritant les congrès de jurisconsultes ou de savants, toute cette foule se presse avec les idées passionnées que ses journaux exposent, journaux logés en des hôtels fastueux où tournent les machines les plus complexes.

Plus loin, c'est le paysage unique de la Gloria, église ancienne juchée bleue et blanche sur une colline que surmonte une colonnade de palmiers impériaux ; chaque dimanche y monte un cortège de femmes, de jeunes filles admirables, dignes des azulejos conservés sur les murs de la sacristie. Le long des quais l'armée souvent défile en ses uniformes de toile kaki, martiale et parfaitement équipée, fière de l'héroïsme que lui suggère la statue de l'amiral Barrosa, vainqueur du Paraguay.

Si l'on gravit, par le train, la pente du Corcovado, pour voir les rayons du jour au déclin colorer diversement la ville et la baie, notre regard, de là, s'étend sur la mer intérieure et sur l'Atlantique que séparent les massifs de laTijuca et de la Gavea. Spectacle extraordinaire au crépuscule. Certains tableaux de Léonard de Vinci présentant des monts coniques et bleus accotés dans un horizon de vapeur ressemblent à cette région qui se contracte autour de la baie et que domine, tel un léviathan de granit, le roc suprême du Corcovado.

Il paraît contempler, accroupi, la magnificence des espaces.

Soudain, et d'un coup, l'électricité s'allume dans la ville, dans les îles, dans les forêts des cimes, dans les parcs des pentes.

Rio de Janeiro scintille en bas comme le manteau de la déesse Tanit étendu entre deux mers courbes.

Les trains éclairés se précipitent.

Les navires s'illuminent.

Les croiseurs dardent leurs rayons mobiles qui révèlent un instant la ville de Nichteroy, à l'est de la baie, les arsenaux de

Lage, un homme de génie, les cheminées de Pétropolis et de Santa Thérésa dans la chaîne lointaine au Nord.

On sait que sous les lueurs en myriades s'exalte le génie des hommes qui dirigent cette immense patrie. Ils y mesurent le sort en jeu depuis le fond de l'Amazonas au Nord, jusqu'à cette Italie américaine que sont, au Sud, les Etats de Saint Paul, de Parana et de Rio Grande.

La nuit s'obscurcit encore. Les astres naissent moins éclatants que la ville, que l'Alpe et que les flottes de la mer. Au loin, sur l'Atlantique obscurci, s'étale la lumière qui couronne Rio de Janeiro, la puissance jaillie de ses talents, de toute l'énergie promise dans l'église de Lisbonne, le 29 mars de l'an 1500, par les humbles matelots allumant le cierge de leur vœu.

Ce vœu, celui de la justice et de la fraternité latines, avec les Brésiliens et les Alliés, sous nos étendards unis, nous le réaliserons jusqu'au bout de son espoir, jusqu'à la défaite de la tyrannie germanique.

Paul ADAM.

APPENDICE

Conférence sur « le Brésil », *donnée par M. Paul Adam et allocution prononcée par M. Charles Chaumet, député, ancien ministre, sous la présidence de M. Maurice Barrès, député, de l'Académie Française, assisté de M. Olyntho de Magalhaes, ministre plénipotentiaire du Brésil, le jeudi* 14 *mars* 1918.

Allocution de M. Charles CHAUMET

Je suis heureux de pouvoir exprimer devant M. le Ministre du Brésil, qui représente son pays avec tant d'autorité et de bonne grâce à la fois, les sympathies ardentes, l'admiration et la gratitude que nous éprouvons pour son noble pays.

Les raisons de ces sentiments, mon illustre ami, M. Paul Adam, vient de les exprimer dans sa magistrale conférence, avec une éloquence à laquelle je n'ambitionne point d'atteindre. Je vous demande simplement d'insister sur quelques points.

Comme il le disait, les raisons de ces sympathies, c'est d'abord que nous sommes fils de la même famille ; nous sommes des frères de race. Je ne veux pas dire seulement que nous avons la même origine ethnique, une certaine ressembance physique, physiologique ; j'entends surtout que nous sommes formés du même esprit, que nous sommes les héritiers du génie latin.

Le Brésil en est fier et nous également.

Lorsque le président du Brésil déclara la guerre à l'Allemagne, il salua la France comme le suprême représentant du génie latin.

Le génie latin, c'est la clarté, c'est l'ordre, c'est la probité. Comme le rappelait M. Paul Adam, Brésiliens et Français, nous

sommes aussi les fils conscients de la Révolution française. Par là, j'entends que nous n'en revendiquons pas seulement les généreuses formules, mais que nous nous efforçons de les appliquer dans notre vie intérieure aussi bien que dans notre politique extérieure. Car nous savons que les mots ne sont rien, qu'ils sont parfois l'hypocrite vêtement des pires réalités.

Ainsi l'Allemagne a constamment dans la bouche les mots de « liberté » et « d'humanité », mais voyez l'usage qu'elle en fait.

Par contre, admirez l'attitude du Brésil. Il n'y a pas de nation qui ait une histoire militaire plus brillante ; il n'y a pas cependant de peuple plus pacifique.

Le Brésil peut revendiquer avec orgueil la gloire d'avoir établi ses frontières sans combat.

Blanco fit plus de vingt traités d'arbitrage, et ce sont les pacifistes les plus convaincus du Brésil, les Machado, les Ruy Barbosa, ceux qui inlassablement ont plaidé la cause de la paix, de l'humanité, de la civilisation, qui ont amené le Brésil à la guerre.

Ce semble paradoxal, et c'est naturel. C'est précisément parce que ce sont des hommes épris du droit qu'ils n'ont pas pu admettre la guerre injuste qui nous était faite.

Je suis heureux de rappeler, après M. Paul Adam, que c'est la Chambre des députés brésilienne qui, la première, a protesté contre la violation de la neutralité de la Belgique.

Ce fut d'abord un cri de protestation contre l'iniquité, contre la violation de tous les traités ; puis, bientôt après, se déchaîna le courant des sympathies traditionnelles.

Pendant que le Gouvernement, obligé à la prudence, conservait une neutralité bienveillante, l'élite intellectuelle d'abord, les masses populaires ensuite, se levaient pour manifester leurs sympathies.

Les événements suivirent leur cours, si bien que le Brésil est entré avec nous dans la guerre. Et avec quelle résolution ! Rappelez-vous la déclaration du président de la République, M. Braz, au peuple brésilien :

« Nous sommes entrés dans la guerre où d'autres peuples ont déjà donné le meilleur de leurs ressources.

« Le Brésil sait quels sont les sacrifices qu'il est appelé à faire : il les regarde en face. »

Le Brésil voit les sacrifices qu'il va s'imposer et il sait bien qu'il n'a rien à attendre, ni conquêtes territoriales, ni avantages matériels d'aucune sorte ; il n'a rien à espérer, mais il sait que ce qu'il défend est plus grand que les plus considérables des intérêts matériels : cest le patrimoine moral de l'humanité, ce sont les principes sur lesquels repose sa civilisation.

A l'heure présente il nous reste à examiner si, de cette fraternité d'armes, ne doit pas résulter, pour nous, je ne dirai pas quelques profits économiques, mais une union plus intime, plus durable et par conséquent plus féconde avec le Brésil. Demandons-nous si nous n'avons pas quelques reproches à nous adresser à ce sujet et si nous avons exercé au Brésil l'influence que le Brésil lui-même eût désiré ?

Il ne suffit pas de constater l'existence de sympathies ardentes eutre les deux peuples ; il faut cultiver ces sympathies, les développer.

L'avons-nous fait suffisamment ?

Certes, nous avons eu avec le Brésil un échange d'idées et de relations prolongées, solidement établies. Nous avons envoyé, de temps à autre, comme des missionnaires laïques, quelques-uns de nos savants, de nos littérateurs, de nos conférenciers, mais ce n'est pas assez.

Ce n'est pas assez d'avoir créé un lycée à Rio de Janeiro, d'avoir là-bas quelques écoles de jeunes filles, qui ont rendu d'ailleurs des services qu'il y aurait ingratitude à oublier. Il avait fallu, il faut encore développer ces écoles françaises, parce qu'il est nécessaire de plus en plus de favoriser la communauté de langue.

Et puis, nous devons nous préoccuper de développer nos relations économiques et financières. Nous connaissons les ressources inépuisables du Brésil dont M. Paul Adam retraçait tout à l'heure magistralement l'admirable tableau.

Nous l'avions pressenti, puisque nous n'avons pas hésité à lui confier trois milliards et demi de notre épargne. Nous faisions ainsi confiance à sa prospérité matérielle future, et en même temps à sa valeur morale. Si, dans la tourmente actuelle, les intérêts de nos

porteurs de titres brésiliens ont été sauvegardés, c'est sans doute grâce à l'habileté de financiers, comme M. Chevalier, qui ont su trouver des combinaisons adéquates aux circonstances, mais aussi et surtout grâce à la probité indiscutable du Brésil, à sa loyauté commerciale.

Tout récemment on a soumis à la Chambre qui l'a voté, et le Sénat le votera demain, un arrangement avec le Brésil nous donnant les bateaux confisqués à l'Allemagne, dans l'intérêt des Alliés et, en retour, nous avons acheté à nos amis quelques millions de sacs de café.

On a dit que c'était là un contrat qui pouvait prêter à discussion.

Pour ma part, je n'ai jamais vu de contrat qui ne pût prêter à discusion et ceux qui s'imaginent que la suprême habileté consiste à faire un contrat avantageux pour l'une des parties et désavantageux pour l'autre partie, ceux-là, je les appelle non pas des hommes d'affaires honnêtes, mais des escrocs.

Un contrat doit être avantageux pour les deux parties en cause. Or, avec une générosité dont je le remercie, le Brésil est venu à notre secours pour nous apporter une part du tonnage qui nous manquait.

N'était-il pas naturel et juste que nous tenions compte à notre tour du fait que le Brésil voit ses exportations arrêtées puisque les Allemands ne peuvent plus les recevoir et puisque les neutres ne peuvent guère non plus acheter ses produits ; n'était-il pas naturel que nous essayions de parer à la crise économique qui menaçait nos alliés ?

Qu'on ne cherche pas, dans de pareils contrats, autre chose que ce qu'il y a : la collaboration, la coopération loyale et, j'ose dire désintéressée de deux alliés qui ne songent qu'à tout mettre en œuvre pour le service de la cause commune.

Cela, c'est le passé et le présent ; il importe dès maintenant de nous préoccuper de l'avenir. J'y pense à deux points de vue.

D'abord la guerre actuelle.

Eh bien, je suis rassuré quand je constate près de nous la présence morale de pays comme le Brésil, parce que l'entrée dans la guerre des Etats-Unis du sud et des Etats-Unis du nord ont une haute signification morale et une grande portée pratique.

Tout cela nous interdit de croire que la guerre que nous faisons est une guerre semblable à celles qu'on a vues dans le passé, une guerre d'intérêts particuliers, de compétitions territoriales, qui peut se terminer par un compromis.

Tout cela nous rappelle qu'un duel à mort est engagé entre le droit et l'injustice, entre la civilisation et la barbarie.

Si nous nous battions pour des territoires, vous Brésiliens ne seriez pas à nos cotés. C'est parce que nous nous battons pour l'avenir des générations futures, pour la cause de la civilisation, que vous êtes entrés dans la lutte, et ce serait déserter notre cause et la vôtre que de nous prêter à je ne sais quelles combinaisons louches d'une paix prématurée qui engendrerait fatalement d'autres guerres pour demain.

Après la guerre, je veux dire après la victoire, il nous restera quelque chose à faire. M. Paul Adam vous le disait.

Ces Allemands que nous avons vus s'installer chez vous, qui prétendaient y régner en maîtres, qui voulaient y créer, au détriment de vos Etats « l'Allemagne australe », ces Allemands, vous les retrouverez après la guerre ; ils reviendront n'ayant rien perdu des caractéristiques de leur esprit ; ils reviendront avec la même mentalité. Ce sont les mêmes que les Germains de Tacite, toujours identiques au cours de leur histoire ; ils ne se sont pas transformés, ils ne se transformeront pas. Ils reviendront comme ils étaient hier ; leurs employés, leurs commerçants, leur voyageurs seront autant d'agents des administrations germaniques, au service de l'ambitieuse politique allemande.

Il sera indispensable que nous vous aidions à lutter contre eux. Nous n'y manquerons pas. Nous chercherons à nouer avec vous des relations de plus en plus fraternelles ; et, me rappelant l'examen de conscience auquel je faisais allusion tout à l'heure, nous tâcherons d'avoir là-bas des commerçants et des industriels qui collaboreront avec les vôtres au service de nos deux patries. Ensuite, nous installerons des lignes de navigation. Serais-je tenté de faire un *mea culpa* ? Je peux médire des cahiers des charges de nos compagnies de navigation, puisque hélas ! j'en ai rédigés : ils sont déplorables, ils frappent nos compagnies d'une sorte de stérilité qui les empêche de prospérer.

Il faudra que nous ayons des paquebots plus modernes, mieux

aménagés, plus rapides ; il faudra que nous ayons des ports mieux outillés ; comme député de la Gironde, laissez-moi vous dire que nous travaillons à améliorer notre port de Bordeaux pour qu'il soit digne de vous et, avec ma modestie gasconne, j'ajoute : « digne de nous ».

Brésiliens, vous et nous, héritiers du génie latin, fils de la même race, nous nous savons, nous nous sentons proches parents et nous en éprouvons les uns et les autres une fierté légitime. Nous communions dans de chères traditions de famille, également épris de liberté, de justice, de progrès pacifique. Des sympathies ardentes nous unissent depuis des siècles, bien que nous sépare l'immensité de l'Océan. Mais, aujourd'hui, les événements tragiques nous rapprochent.

Il nous faut défendre ensemble notre patrimoine commun, non seulement nos intérêts matériels, mais la gloire de notre passé, la sécurité de notre avenir.

Nous voici désormais fraternellement, indissolublement liés ; d'un cœur ardent, nous cultiverons notre amitié afin que, perpétuellement rajeunie, elle soit pour les générations futures une force et une joie.

Discours de M. OLYNTHO DE MAGALHAES

Qu'il me soit loisible d'exprimer tout d'abord ma reconnaissance émue au Comité de l' « Effort de la France et de ses Alliés », qui a pris l'initiative de cette manifestation de solidarité franco-brésilienne, à laquelle des personnalités éminentes comme M. Maurice Barrès et M. Paul Adam, dont les œuvres littéraires sont si admirées chez nous, ont bien voulu prêter un précieux concours.

La magistrale conférence que mon ami Paul Adam vient de nous faire entendre, aura un grand retentissement au Brésil, où sa haute culture est justement appréciée par notre élite intellectuelle.

Je suis également touché des aimables paroles et du témoignage de sympathie que M. Chaumet, avec sa grande autorité, vient de nous adresser.

Une pareille collaboration ne fait qu'augmenter notre reconnaissance, en rendant impérissable le souvenir de cette réunion.

La décision de nous ranger aux côtés des Alliés, est un événement qui unit plus étroitement deux peuples latins et amis, la France et le Brésil, toujours guidés par un idéal commun. En temps de paix nous vivions séparés par la distance, par la diversité de nos destinées. La guerre maintenant nous rapprochera davantage dans un même effort pour conserver les bienfaits de la liberté, pour affirmer l'intégrité du droit, pour assurer enfin le

triomphe de la démocratie, qui est le but suprême des Peuples, comme la justice est la garantie de l'homme dans une société parfaite.

Je remarquais, il n'y a pas longtemps, Messieurs, qu'une prédestination historique semblait appeler nos deux pays à défendre les mêmes aspirations libérales, et je ne pouvais pas douter que l'heure de notre collaboration viendrait un jour. Je la souhaitais dès les premiers instants de la crise de conscience qui a séparé l'Univers en deux camps différents.

Le Brésil, Messieurs, n'a pas cherché l'état de guerre, mais la violation de ses droits, le mépris de sa souveraineté l'ont entraîné dans la lutte, et nous sommes heureux de pouvoir marcher aujourd'hui côte à côte avec vous.

Les hommes sont souvent des frères par la pensée ou par le cœur. Gladstone, par exemple, était-il le noble fils seulement de la Grande-Bretagne, le jour où il proclamait au Parlement son indignation contre les atrocités commises en Arménie ? De nos jours, assombris par de cruelles épreuves, le Président Wilson, plaidant en faveur du droit des peuples de choisir leur propre gouvernement, n'était-il pas aussi à ce moment-là le grand citoyen de l'humanité ?

Et parmi vous : M. Clemenceau, ce grand esprit libéral, parlant naguère de la Pologne, disait : « Elle va revivre, enfin, parce que la cause du droit a fini par devenir celle des grandes nations de la terre, et que l'espèce humaine s'est enfin haussée au sentiment d'une dignité de l'homme civilisé, qui ne lui permet pas de tolérer plus longtemps un régime de domination pour les uns et de servitude pour les autres. »

Combien les hommes grandissent, combien ils rehaussent le prestige de leur pays dans la défense des principes qui sont inséparables de la dignité de la personne humaine !

L'Alsace et la Lorraine, le Trentin, la Belgique, la Roumanie et la Serbie, ont-elles été envahies, occupées ? Oui, mais leur rêve de liberté n'a pas été étouffé. Une nationalité ne disparaît point. Arrachez par lambeaux le territoire de l'une, opprimez la conscience de l'autre, et l'on ne parviendra qu'à multiplier sans cesse le degré de leur civisme et la foi dans leur résurrection.

Pour restaurer l'équilibre du droit des nationalités, dont les notions ont été troublées par la cupidité ou par la vengeance, depuis plus de trois ans des peuples pacifiques sont sous les armes pour défendre ces principes sacrés. Et voici presque toute l'humanité debout, essayant de les sauver par une lutte sans merci, mais sûre de sa tâche et de la grandeur de son sacrifice.

Depuis plus de trois ans, la France héroïque et généreuse, verse son sang à profusion sur ces champs d'Artois, de Picardie et de Champagne, autrefois si paisibles et aujourd'hui couverts de désolation et de deuil.

Doit-on douter du sort de la civilisation ? Le flambeau de la liberté éclairant l'Ile-de-France ne peut pas s'éteindre. Un pareil cataclysme ne saurait se produire sans danger pour l'humanité. Les descendants des héros de Valmy, de Jemmapes et de Fleurus ne failliront pas à leur mission historique.

N'oublions pas la maxime de John Russel que : « c'est dans la chaleur et sous le marteau de l'enclume que la liberté acquiert ses formes, sa trempe et sa vigueur ».

Avons-nous encore l'espoir d'organiser une ligue des nations ? Pouvons-nous croire qu'elle sera une réalité dans l'avenir ?

Ils ont tort ceux qui, dans l'ignorance de la force mystérieuse de la Vérité, s'imaginent rêver, quand on leur parle de la solidarité des nations. Non ! Nous ne rêvons pas, quand nous voyons, l'une après l'autre, presque toutes les nations de l'Univers — celles qui ont conscience de leur devoir moral — se grouper autour d'un même idéal de fraternité. Non ! Nous ne rêvons pas, quand nous voyons que des peuples sans ambition, sans préparation militaire, sans souci de gloire, sans désir de conquêtes — fidèles seulement au sentiment de l'honneur, ne craignent pas de répondre au défi de l'Allemagne ! N'est-ce pas ceci le germe d'une union possible des peuples ! N'est-ce pas cette union la base d'un groupement nouveau des nations, qui se rassemblent par l'attirance d'une affinité irrésistible ?

Si, comme Ferrero l'a si bien remarqué, « l'histoire de Rome est le travail longtemps soutenu pour équilibrer toutes les parties de la civilisation, dans une unité harmonieuse et proportionnée », je crois que l'idéalisme de la latinité, toujours vivant, aura certainement d'autres harmonies à créer au cours de notre siècle. Nous avons déjà fait du respect du droit le bouclier de la morale inter-

nationale ; nous espérons que la Justice deviendra, elle aussi, inviolable et universelle.

Les monuments démolis par les obus, ou brûlés par le feu, peuvent disparaître ! Sous leurs décombres s'amoncellent les débris d'œuvres d'art, mais l'Art, qui est éternel, n'a pas disparu. Malgré les murs chancelants des églises, malgré les nefs des cathédrales ouvertes au soleil et à la lumière, la religion n'a pas péri.

On ne saurait pas comprendre pourquoi le Germain, impuissant à étouffer les aspirations des peuples libres, s'est révolté contre les créations immortelles de la Beauté.

Tandis que nos ennemis inspirés par la haine, sacrifient les innocents et détruisent les trésors de notre culture ; par votre action mesurée, par votre héroïsme conscient, par votre résistance indomptable, vous autres Français, vous vous attirez, chaque jour, de nombreuses sympathies et de nouvelles adhésions.

Et vous aussi, femmes de France, nobles et généreuses, c'est par les dons exquis de votre bonté que vous avez toujours inspiré le génie de votre peuple.

Dans la paix, vos grands artistes et vos poètes ont puisé dans la douceur de votre âme, l'inspiration de leurs chefs-d'œuvre. Pendant la guerre, votre courage et votre résignation sont encore des forces magnifiques au service de la France. Je ne saurais donc pas saluer les héros de la Marne et de Verdun, sans saluer en vous les héroïnes du foyer, souvent désert, où chaque souvenir est une blessure. Mères ou épouses, en voyant partir vos enfants ou vos maris pour les tranchées meurtrières, vous les avez encouragés à défendre l'honneur et la Patrie. Vous avez ainsi créé des héros. et vous avez appris à d'autres nations à avoir confiance en votre cause. La bravoure du cœur, l'audace du sacrifice, l'héroïsme de la souffrance ont trouvé en vous une source inépuisable d'énergie.

Telles sont les raisons de votre droit à partager la Victoire. Cette Victoire finale vous appartient, parce que c'est entre vos mains frêles et délicates que vos enfants sont devenus les hommes forts de la France. C'est donc sur vos têtes, femmes courageuses et admirables, que les soldats victorieux de Joffre et de Pétain, retour du combat, viendront poser la couronne de laurier !

Discours de M. Maurice BARRÈS

Qu'est-ce que cette cérémonie ? Un hommage de la France au Brésil, l'expression solennelle d'une amitié à la vie, à la mort.

Et quels meilleurs interprètes *L'effort de la France et de ses Alliés* pouvait-il appeler que ce puissant romancier et cet éminent homme d'Etat ? M. le Ministre Chaumet, député de la Gironde, représente au Parlement un des grands ports qui sont les têtes de ligne de nos communications avec le Brésil ; il représente en outre parmi nous la volonté ardente et tenace de multiplier entre les deux Républiques les liens industriels et commerciaux. Quant à Paul Adam, historien des énergies françaises, il consacre toute son œuvre à les diriger vers les pays nouveaux, parmi lesquels il a magnifié avec toutes les couleurs et les rythmes de son talent magistral la grande nation dont il fut, du Tropique à l'Equateur, l'hôte glorieux et reconnaissant.

Les alliances des peuples se fondent sur l'intérêt matériel et sur la conformité des principes politiques, mais leurs amitiés ne s'éveillent qu'autant qu'un même souffle les anime et qu'ils se reconnaissent d'une manière spontanée comme des frères en esprit. Nous n'avons pas atttendu ces heures tragiques et la lueur des éclairs pour distinguer notre parenté. Avant que se levât votre *Ligue des Alliés,* avant que vos jeunes gens et vos femmes eussent proclamé leurs préférences, avant que vos hommes d'Etat eussent magnanimement décidé que le Brésil saisirait les armes pour assu-

rer la justice dans le monde, quelque chose reposait au fond de vos âmes et des nôtres qui nous prédestinait à nous aimer.

Et d'abord le Brésil est une des patries de notre imagination. Permettez-moi que je vous donne en exemple l'humble aventure d'un enfant qui, voici près d'un demi-siècle, dans une petite ville de Lorraine, songeait avec émerveillement à cette terre lointaine où sur les orchidées voltigent des papillons, plus gros que les oiseaux de nos jardins, et des oiseaux-mouches plus petits que nos papillons. C'est que j'avais parmi mes livres d'éducation et de récréation un récit de voyage illustré dont les images se sont pour toujours fixées dans mon esprit, au point que plus tard, quand au fond du collège où je faisais mes classes j'entendais dire que l'Empereur Dom Pedro Secondo aimait à s'asseoir au foyer de Victor Hugo, il me semblait voir quelque ambassade de votre flore, de votre faune, de toutes vos beautés auprès du vieillard pontifical en qui s'incarnait la gloire de notre pays.—Et vos jeunes gens — de leur côté, comme ils accueillent nos idées ! L'autre jour, au Comité de la Société des Gens de Lettres, on discutait pour savoir quel est à l'étranger le pays où nous avons le plus de ces amis inconnus qui sont l'appui et la fierté d'un écrivain, et tous se mirent d'accord pour reconnaître que c'est du Brésil que nous recevons les témoignages les plus fréquents et les plus précieux. Ainsi se croisent nos rêveries par-dessus l'océan.

Voilà des siècles qu'il en va ainsi. Depuis le XVe siècle la pensée française sut toujours se frayer un chemin vers le cœur de votre nation. Qui donc écrira l'histoire de nos rapports spirituels ? Aventuriers chevaleresques, encyclopédistes, héroïques demi-solde du Premier Empire, sœurs de charité, commerçants et financiers, nous avons trouvé dans votre âme un accueil ininterrompu, au point qu'à la fin du XVIIIe siècle, un de vos poètes célèbrant votre passé et les pressentiments de votre indépendance prochaine s'écriait : « Il faut que le Brésil prenne la France pour marraine. »

Le noble filleul a grandi, et maintenant, pour les jours qui suivront notre victoire commune, nous attendons de sa collaboration un élargissement de notre propre vie. Tous les peuples ont leur mission. Brésiliens, quel est votre message, que nous apportez-vous de nouveau ?

Quelque chose me frappe, c'est la manière dont le Brésil formé par l'Encyclopédie et le catholicisme a su régler les rapports de l'Eglise et de l'Etat, et sans effort accorder les deux cultures religieuse et scientifique. Joseph de Maistre un jour eut une grande pensée, dont Auguste Comte fut frappé au point que pour une part importante son œuvre s'en inspire. Il appela, prévit, prophétisa « le temps où l'affinité naturelle de la science et de la religion les réunirait dans un seul homme ». Le Brésil est un des lieux du monde où cette pensée si profondément humaine est le mieux réalisée, et j'augure qu'il en peut naître une variété de civilisation infiniment aimable et vraie.

Que fût-il advenu de votre nuance propre si l'Allemagne avait triomphé ? L'Allemagne est à ce point l'ennemie de toute diversité spirituelle, elle prétend si fort tout uniformiser sous sa loi qu'elle ne permet même plus à la nuance féminine d'exister dans le monde de la pensée, ou tout au moins, elle se vante brutalement de la mépriser. Je voudrais mettre aux pieds des Brésiliennes, si favorables dès la première heure à notre cause, le récit authentique d'un fait qui confirmera leurs maris et leurs frères dans la voie où elles les ont encouragés. C'est une histoire que je tiens de mon ami Paul Albert Helmer, l'avocat à la Cour de Colmar, et qui peut être vérifiée auprès de tous ceux qui ont assisté au congrès pangermaniste de Wiesbaden en 1911. Dans ce congrès le pasteur allemand Spieser raconta qu'étant allé en visite chez un pasteur alsacien, dont tous les enfants parlaient français pour se conformer au désir de leur mère, il s'indigna et leur fit de sévères remontrances au nom de l'Allemagne. Mais comme il n'avait pas eu de succès, il se mit au travail sitôt rentré chez lui et peu après il envoya à ses hôtes, en souvenir des instants qu'il avait passés sous leur toit un livre intitulé *Ueber den biologischen Schwachsinn des Weibes, De l'imbécillité biologique de la femme.* Ajoutons que tout le Congrès pangermaniste applaudit avec enthousiasme cette manière de défendre l'idéal allemand contre les femmes d'Alsace.

Avec qui les femmes de toutes les nations veulent-elles se solidariser ? Avec les pangermanistes brutaux ou bien avec les Alsaciennes et les Lorraines ? Le choix des peuples est fait. Ils rejettent une civilisation dénuée de sympathie et qui rêve de

détruire sur toute la surface du globe la riche variété de la flore humaine, la liberté des enfants de Dieu, pour y substituer une seule culture et l'esclavage.

Le monde ne cédera devant ces terroristes. Leurs bombardements ne nous persuadent que de la nécessité d'être vainqueurs. Soyez le témoin de Paris, Monsieur le Ministre du Brésil, dites à vos nobles compatriotes qu'aucune des bombes qui peuvent jeter à terre nos femmes et nos enfants et les chefs-d'œuvre de l'humanité, n'atteint notre volonté de tenir ; racontez-leur comment aux jours d'épreuve cette immense assemblée réunie pour étudier, aimer et applaudir votre grande République, a manifesté une fois de plus, autour des drapeaux de l'Alliance des peuples, sa certitude de vaincre pour le salut des libres civilisations.

IMPRIMERIE SPÉCIALE

DE LA

LIBRAIRIE BLOUD ET GAY

3, rue Garancière, 3

PARIS

Imprimerie spéciale de la Librairie Bloud et Gay, 3, rue Garancière, Paris.

END OF
TITLE